

Femme Fée

Pascal Regu audin

JACQUES SALOMÉ
B.P. N° 8 - 84220 Roussillon en Provence
Tél. 04 90 05 70 58 - Fax 04 90 05 74 59
www.j-salome.com



nous venons tous du pays de notre enfance... de Jacques Salomé

6-7-02

Cher Jacques
J'ai bien reçu votre envoi.
Vos écrits correspondent à une sensibilité tournée vers l'exigence d'absolu et de partages intenses d'une densité rare. Je ne sais s'ils ont trouvé l'oreille susceptible de les rejoindre. Je vous le souhaite.
Plein de vie à vous.

(Signature)

Les ouvrages de Jacques Salomé sont publiés chez
Albin Michel - 22, rue Huyghens 75014 Paris
www.albin-michel.fr
Vous pouvez consulter le site de Jacques Salomé : www.j-salome.com

Vos écrits correspondent à une sensibilité tournée vers l'exigence d'absolu et de partages intenses d'une densité rare. Je ne sais s'ils ont trouvé l'oreille susceptible de les rejoindre. Je vous le souhaite.

Plein de vie à vous.

Jacques Salomé

Recueil de pensées pour une femme
Née quelque part entre l'imaginaire
Et le réel d'aujourd'hui...

Le gong cuivré

J'aime beaucoup notre étoile se tramant sous les arbres,
Les amours de rencontre en cette forêt de vies,
Voyager dans les livres et dans le ciel de nuit,
Débarquer par surprise sur un port de pêche,
Respirer l'air des montagnes par-dessus les nuages,
Ecouter le chant des oiseaux, humer l'air de notre planète,
Jouer dans le vent jusque l'ivresse qui m'habite alors,
Déborde en caresses d'amour, partout,
Rire, courir vers l'inconnu qui m'exalte,
Partager ce qui m'enchanté...

Le temps écoule des visages aux yeux clairs qui s'épanouissent
Sur un sol fertile, ces visages reflétant le gong cuivré !
Ce gong, il se lève de derrière les montagnes incandescentes ;
La hauteur grave, retentissante des cavernes,
Les inflexions parallèles des bruits dans notre ville ; la clarté qui respire...
Cet orphéon qui vocalise. Notre puissante nature
Dans laquelle tu baigneras à l'unisson parmi les animaux,
Les végétaux, les minéraux, l'infiniment grand ou petit.
Chant qu'édifie l'étoile de ses rayons sculpteurs,
Soleil du corps, gong de l'esprit.

Le vent balaye les tourments qui nous assiègent...
Le souffle de l'activité créatrice gonfle les voiles
Et laisse au port le lointain bagage de l'inutile...

Non pas se regarder soi-même et se morfondre au miroir partenaire,
Reflet des pleurs que l'on s'inflige, passive, notre énergie s'y épuise,
Mais une amitié vraie qui lance jusque l'horizon,
Des pensées à venir, fertiles.

Le temps devient soleil dans ton être, enfin tu réalises !
Je t'aime, mais ne te retiens pas du regard
Puisque l'on fixe tous deux la lumière du présent !
Je t'aime, mais ne te retiens pas avec mes mains
Puisqu'au delà de l'univers, nos bras se tendent parallèles !
Je t'aime, mais ne te retiens pas avec des mots
Puisque l'on chante en chœur et que nos voix font une !

Soleil levant que je dédie à un être de féerie
Immanquablement perçu en octobre 2001 ;
Né quelque part entre l'imaginaire et le réel d'aujourd'hui,
Astre rayonnant sous le couvert du temps qui passe.

Néréide aventurière

Sur un texte de Mallarmé

Les conséquences d'une rencontre, fut-elle fortuite,
Pouvaient simplifier l'attribut jusque l'hymen infécond.
Il fallut, pour que le sort nous jetât l'aventure,
Un septembre ocre et pourpre sur l'espace vif d'une végétation abondante,
Eternelle parure de l'onde par là-même mystérieuse
Où sévissait un plat rocher à l'abri des joncs.
Comme si la soif d'un prince eut, sur la pierre, été un appel,
Une porte s'ouvrit brusquement :
Jadis, un aventurier, sur la berge feuillue d'une rivière,
Et qui but l'eau limpide à la cruche
Amoureusement tendue par une nymphe bleue,
N'eut pas le temps d'exaucer sa prière
Que le liquide frais, à la bouche,
Le transporta en d'autres lieux !...
L'écoulement des âges en ces contrées rêveuses
Balançait et d'avance inopinément entre minute et siècle.
Après un laps d'éternité à deviner celle
Qui se devait fleurir en oraison nuptiale,
L'homme se retrouva nu devant sa solitude !
Aucune femme-fleur se détachant du sein de l'arbre
Et dont la chevelure semblait faite de pétales d'or
Qu'il effleure puis caresse.
Aucun bruissement de soie respirant, au crépuscule,
La grâce d'un visage tant expressif et engagé
Qu'il fut contraint d'abandonner tout espoir de l'oublier.
Aucun corps d'ondine svelte et par ailleurs embaumant le musc
Présent tout autour et plein d'une bienveillante tiédeur,
L'envelopper de somptueuses fourrures
Jusqu'au berceau d'un sommeil profond
Duquel il ne s'éveilla plus.
Il fallut bien me rendre à l'évidence,
Et me remémorant plus tôt l'aberration des faits,
M'échouer sur l'enchantement d'un septembre ocre et pourpre,
Sur l'espace vif d'une végétation abondante
Où sévissait un plat rocher à l'abri des joncs,
Pour me sentir vaincu et ne reconnaître aucun motif
Dans le secret subtil qui, savamment, me transperçait le cœur...
Où êtes-vous fleur complice ?!
Vieillard, je contempiais, abasourdi et dans l'eau si limpide,
Mes vingt ans d'autrefois où, d'avoir trop vécu,
La nymphe m'emporta dans les profondeurs de son royaume aquatique.

Le masque porteur

Aujourd'hui c'est le carnaval. Derrière leurs masques grotesques,
Souriants, tristes, menaçants, ne se cachent-ils pas les gens
Dans leurs fantasmes les plus extravagants ?!...
J'aimerais connaître celle qui porte un masque de sorcier africain
Plus particulièrement, parce qu'elle le porte bien, elle le tient à la main !
Son visage est tout épanoui et cherche en vain l'âme sœur
Un cœur humble comme elle, une bouche affranchie.
Je m'évertue à faire les pointes, à grimper n'importe où,
A bousculer tout ce fourbi, afin de répondre à son appel ;
Parce que mon masque à moi, celui de la sagesse,
Je l'avais enlevé pour la fête...
On se repose tellement sur vous quand on porte ce masque là :
- C'est moi !... je t'aime !... attends-moi !...
Mais grande fut ma peine car elle n'était plus là.

Message écrit

Accompagnant un bouquet de fleurs déposé
Pour honorer la présence de la nymphe sur la Chaîne des Aravis.
Regarde ! Le personnage de qui l'on a souci se fait deviner !
Autour de ton être profond jaillit cette beauté puissante et merveilleuse !
Respire les vents à pleins poumons,
Prenant leur source aux neiges éternelles
Habillant les montagnes fascinantes des Aravis
Créées pour toi par une force ultime, aimante,
Au contraste étonnant avec le calme ou la tempête d'une mer du Sud.
Les embruns salés rythment avec l'edelweiss,
Avec le rien de mystère indispensable qui demeure exprimé quelque peu.
Mon geste, aujourd'hui, je le signe sur papier !
Car méditer sans trace n'appuie le souvenir
Et ne s'exalte l'instinct en quelque élan véhément et perdu...
Que tu chercherais
Instant sacré dont je me rappellerai
Ne fut-ce que par le vent d'illusion cinglant ma nudité ;
Ton honorable présence sur les versants abrupts...
Petite elfe... où es-tu maintenant ?!

Outre-mer le coquillage

Mais où s'installe le ressentiment dans les profondeurs sensibles de mon cerveau et le commencement de ce que mes yeux impressionnent, non pas ce qu'ils voient, c'est quand je me suis mis à marcher comme un fou, pensant à mille autres choses qu'aux désirs de mon cœur et de mon corps entier.

Jamais en aucun lieu, l'édification du paysage m'avait apporté de par la narration l'envie de ne pas me fondre en lui !

Quoique épargné par la décrépitude urbaine, puisque je m'en assurais l'ignorance, la pluie froide d'octobre, me voyant esseulé dans ce décor suspect, ne fit que semblant de m'abandonner au crépuscule.

J'entends qu'un coquillage et comme étouffant un silence profond, me dévoile, au travers d'une lassitude, l'ambiance de mer en furie à l'ondée redoublant de vivacité. Il me semble qu'une chorale y vocalise à merveille, déchirée par l'hydre happant une sirène ou ne dévorant pas, dans les cris de colère, la proie qui s'enfuit...

Des éclairs étrangement figés lassèrent le ciel blafard, mystifiant l'horizon d'une présence musclée, sombre. Pourraient-ils me conduire jusqu'en tes embruns piquants et tes parfums d'écume, la douceur de tes nuits faites pour rêver, plutôt que d'effarer ce triste paysage !?...

Pluies ou larmes car tel est le cas, j'accuse les coups de griffes d'un temps qui passe.

Nuit de plage

Sacre du printemps !... Baiser du Sultan.
Refllet au clair de lune !... Enivrés sur la dune.
Envol de frégate !... Un dauphin acrobate.
Sable en tes cheveux !... Eclair dans mes yeux.
Pensées qui m'enivrent !... Nos mots dans le livre.
Grondement sourd enfin !... Le tonnerre au matin.
Esseulé sur la grève où le sable est si fin !
Tu me manques...

I. Thétis

Avec pour langage rien qu'un battement d'aile,
L'éclat de ton regard, petite nymphe,
Et sans qu'aucune étoile ne puisse m'éblouir d'avantage,
Me dévoile une volute de pensées bleues !

Toujours halluciné, si j'en devenais fou,
Le sillon pétillant de lumière
Que tu as tracé dans mon fleuve de sang,
J'irais bien volontiers m'y égarer,
Comme dans une forêt, en dehors du temps.
Tu rêvais endormie, ravissante, souveraine,
Cupidon fit flèche en ce temps là sur nous,
M'abandonna vaincu, me traîna dans la boue,
Me refoula du monde où tu étais allée.
Quand soudain, apparurent de nouveau en mes songes,
La flèche, dans mon flan, ravive la blessure,
Ton visage d'enfant et tes allures d'ange.
Un élixir puissant a dû m'être versé
Dedans le rêve clos, à la coupe, infligé...
La magie d'un grand sage bardé de talismans !
Ou bien les dieux s'amuse à faire des étincelles :
- En es-tu troublée dans ton eau vive, ondine !?
Que j'aime cette femme !
Quand même elle ne fut reine,
Sa lumière brille avec autant d'éclat !
Sirène, venez dans mon ciel
Que mes étoiles vous voient !

Exposition de peinture

Tu me tenais la main et nous baladions nos cœurs
Sur un petit boulevard, dans un quartier grouillant de monde.
Les vibrations orageuses de la foule ne nous touchaient pas.
Notre âme d'artiste nous protégeait. Le froid embaumait l'air,
Mais la chaleur de notre amitié naissante
Nous révélait une présence ambiante des lilas du printemps !
Sur la petite place brillante, et posées sur de paisibles chevalets,
Des toiles nous souriaient :
Que votre amitié s'affine dans un échange de savoir, de rencontres et de travail,
Si vous ne voulez pas qu'elle s'amenuise !
Semblaient-elles nous dire au travers de leurs couleurs !

Le clown et la petite fille

Ce soir je suis seul comme tous les soirs et j'écris :
Une petite fille, perdue, abandonnée, vint par chez les forains
Croiser son chemin lugubre et plein de désarrois !
Quand soudain le nez rouge au pied d'une roulotte
Lui fit écarquiller les yeux. Il semblait bien penaud.
Et dans la caravane un visage tout blanc,
De par sa grosse bouche rouge, lui souriait !...
C'est alors qu'un papillon tournicota sur la trop grande veste à carreaux !
Elle se mit à rire, petite princesse et pleurant en même temps,
Des larmes de diamant perlaient sur ses joues rosies par le froid de son pauvre cœur !
La porte s'ouvrit puis, dans l'entrebâillement et la raie de lumière,
La tête blanche d'un vieil homme sortit en disant :
- Je t'invite à jouer avec moi... viens te reposer au chaud !...
Quand eut lieu le spectacle, je ne fus pas étonné de voir les enfants s'attendrir
Devant le numéro du clown et de la petite fille, qu'ils devinaient perdue.
- Bonjour papy ! disait-elle en ouvrant la porte du décor.
Et « paff » il la prenait en pleine figure et roulait par terre...
Puis se relevant péniblement, d'abord à genoux, suspendu à sa canne :
- Salut fillette !... tout chamboulé de te voir !
J'aimerais tant que tu restes avec moi pour toujours !

Présage d'une sirène

Inspiré d'un livre sur L'Ile de Beauté

Viendras-tu sur cette île caressée de bleu ?
Il arrive qu'elle me donne plus que je n'attends d'elle
Malgré que je la veuille toujours plus irréelle...
Comme j'apprécie la séduction chez la femme,
Libérale, elle se plie à ma volonté !...
Elle veut m'étonner, elle veut me plaire,
Je pense l'avoir en moi et être en elle...
Mais d'elle, je ne possède toujours que l'apparence.
Tu es l'île de mes illusions...
La femme de mes rêves !

I. Vision nocturne d'espérance

Une étoile se pose sur le pli d'un rocher
Grâce à la mer aimante, en connivente sérénité.
Des visages se forment sur les nuages en mouvance,
La lune impressionniste engendre le grandiose.
Des abysses se créent au mirage suprême
Mais la mort est absente et la vie ensorcelle
Puis se couche au silence du rivage désert...
Une chorale exprime, par delà le vieux port,
Derrière la crique sombre une autre entonne encore,
Le chant de l'univers ou de l'auguste ciel.
Une flèche d'amour siffle son baume divin.
La foudre des chevaux, en écume sauvage,
Dispense dans la vague une immense douceur ;
Par la force imminente où bouillonne la gloire,
Déverse sur la terre un solennel aveu :
- Divinités avides de carnages,
Aveugles sans scrupules, infirmes de ma race,
Que pèse votre haine et de vos corps souillés
Noyez vous dans l'océan de la fécondité !...
J'aimerais pouvoir mourir et renaître à nouveau
Afin de vous prouver que l'amour est plus fort.

Apparaître

Sois un soleil pour tes semblables,
Montre leur un visage agréable.
C'est ainsi que tu dois vivre,
Quoiqu'il t'en coûte, les laissant ivres !
Ne demandant rien en échange.
Et même quand tu parais étrange...
S'ils pouvaient lire dans ton cœur,
Trouveraient source de bonheur !

Le malade visionnaire et l'immortelle

Nous-nous sommes rencontrés en d'autres personnages,
Mise en scène de la même vie théâtrale...
J'étais ce bouffon souriant et espiègle
Qui te faisait sortir les griffes, princesse,
Lors de farces douteuses, à en faire pouffer de rire notre bon roi.
Ce poète chantant du fond de sa geôle
Que par tous tes atours sur le maître despote
Tu fis éclore à la lumière du jour.
Ce malade visionnaire que tu apaisas de ton regard illuminé,
Splendide forêt de constellations où tes yeux sont des rayons de lune
Des éclats de saphir vous parlant de guerres et de blessures profondes,
Les rivières argentées de l'espoir et la force chaleureuse du soleil au zénith.
Ce valet que tu servais à ton tour,
Ce gentilhomme qui te fit tant pleurer,
Celui que tu attends toujours et qui ne vient jamais,
Celui que tu aimerais qu'il soit !
Je me souviens de toi ! Tu es l'éternelle fleur sauvage.
Que personne ne te cueille au grand jamais !

La raison du chêne

Le chêne me regarde... je le regarde... il ne pleure pas sa feuille morte et ne perd aucune majesté face à cet abandon fertile.

La bonne nouvelle s'étire avec le printemps... Joueuse, passionnément insouciante... Estivale, elle se pare d'or sous les cieux et colle à la peau, brassage de poussière et de suee amoureuses. Pourpre à l'automne, elle embaume de sa palette colorée, saveur exquise dans les jardins intérieurs...

- Mais l'hiver arrive, lui dis-je, et je ne peux me résoudre à l'exil... le déclin me rend triste ...
- Allonge ta racine et vis, l'ombre de ta stature dessine encore l'été, me souffla-t-il à l'oreille.

II. Thétis

Sur un texte de Mallarmé

La nymphe de la mythologie grecque et celle d'aujourd'hui.
Afin de ne point mirer le visage de Narcisse
Dans l'espiègle limpidité des eaux troublantes du rêve,
J'errais toujours ; me crachant de leur dédain
L'essence et l'artifice, les faussaires du malin
Tremblaient dans le noir, inexorablement.
Je quêtai donc l'être de féerie, fatigué des supplices
Moi qui n'ai pas sommeil et souvent sur la grève,
Une fleur sans parfum, un cœur sans firmament ;
Mais, sombre maléfice sur l'onde, consumé,
Je vis enfin par celle en qui j'allais penser.
Thétis fut un génie des eaux
Qu'éraflées par la griffe d'une beauté sans voile
Les déesses, autrefois, perdirent leurs charmes fous.
Poséidon s'empressa, et Zeus à voir l'étoile,
Qu'en ces temps majestueux la vie faisait cadeau,
Et rendre compte enfin qu'un être du dessous,
Une nymphe, une blonde, avait dans l'univers de beauté sans pareil.
M'apparut donc en rêve, ou bien est-ce réel,
La princesse, l'ondine, la nymphe que j'appelle
A devenir ma compagne de voyage ;
Muse dont le sort me fit cadeau...
Le soleil peut s'éteindre, le temps me mettre au pied du mur,
Je ne laisse en mon tourment le doute m'envahir !
Je partage sa vie quelque part entre l'imaginaire et le réel d'aujourd'hui.

II. Vision nocturne entre le ciel et l'eau

La nuit songe, farouche, au tourment que je chasse,
Philtre noir de l'espoir, les rochers se dessinent...
Harmonie de la mer fredonnant d'un murmure ;
 La colline, devant, couronnée d'oliviers.
Le ciel est une scène et les nuages lourds,
 D'où mystérieuse lune opale transparait,
Décorent ma vision, obscure radiographie
D'un cerveau transcendant la folie créatrice !...
Voilà le ciel de nuit s'enivrant de fantasmes.
Alors que des tambours grondent sur Ajaccio
Derrière les montagnes au loin vers l'horizon,
La lumière de la ville, comme un soleil couchant,
 Berce mes illusions et met à bas mes armes...
 Je t'attends, seul dans ce décor idyllique,
La bouche et l'œil en feu, sachant que tu n'es pas là !
 Mais, affolé, je fixe. Ton ombre se dessine,
Et quand alors tout dort, la nature se découvre,
 Amante réconfort, me dévoile sa face
En se parant de rayons de lune, de senteurs du maquis,
 D'un cri d'oiseau de nuit, rapace du délire !...
 Un ange se ravise et tissant un mirage
 Occulte ma passion d'amoureux pour la nuit.

 Spectateur à genoux me relevant à peine
 A ton appel violent mon âme s'est ouverte
Là où mes yeux se posent, à la mer à la source.
Espace enflammé, parfum de lauriers roses...
 Je ranime le ciel, par la lune, argenté,
Et comme une montagne, hauteur souveraine,
Moins vivante que toi proche d'être lointaine ;
Il suffit que j'aïlle aux tréfonds de moi-même
 Par les sentiers dérobés de la pensée fertile,
 Pour que tu surgisses tout entière,
 Etre de songe et de lumière.

 Le silence en son cri traverse mon cœur.
 Il existe, il est là, immense, impalpable,
Pesant comme l'étrange et présent dans la nuit !
 Mais pourquoi la nature se pare-t-elle ainsi
De sa folie troublante, de sa beauté nocturne!?...
Se moque-t-elle de moi, qui, de mes yeux rêveurs
 Plais à t'imaginer heureuse comme une fleur,
 Riant à l'infini, étrange silhouette ?...
 Sirène de ma vie ; elle me nargue la nuit !

III. Vision nocturne sous la lune

Le golfe de Sagone enchante au sombre espace.
La lune pleine allume un feu de rubans laiteux,
Entourée d'un nuage en forme d'arène,
Cumulus blanchi, écume des pensées !...
La Spelunca repose dans un noir désir.
L'horizon se dessine en côte déchirée.
Le silence est profond, la mer dans un soupir
Vient mourir à l'esprit, fabuleux élixir !
Je sens le romarin, le laurier et l'embrun,
J'écoute l'olivier, conteur du temps qui fuit.
Maintenant le sommeil emporte les destins !
Je vois seul en secret, ô surprenante amie !
Que n'ai-je pu trouver, dans ce paradis fécond,
L'anneau bleu du bonheur partagé,
Le corail et l'étoile pour parfaire tes subtiles grâces ;
Tu passes ton chemin...
Ailleurs, sous d'autres lunes mystérieuses !

Le jugement des prétendants

« Alors, dénigrez-vous toujours devant fait accompli ?
Témoin gênant ou bien complice ayant trahi ?
Que vous n'êtes pour rien dans cette tragédie ?
Avez-vous oui ou non embrassé celle qui
Aujourd'hui tremble encore de cette ignominie ?
Etes-vous celui-ci, m'as-tu vu, les « on dit » ?
Arborez-vous toujours fièrement la magie
Des amants séducteurs, grande sorcellerie ?
Condamné que vous êtes et par nous, aujourd'hui
A souffrir le martyr et finir dans l'oubli ?
Ou bien n'êtes-vous que sot, impossible puceau ?
Générateur de troubles, amasseur de magots ?
Mégalo, démago, que sais-je encore, ballot ?
Vous mourrez, j'en suis sur, brûlé par les fagots
Du bûcher qu'on prépare pour vous, il n'est que tôt !
Allons !... parlez !... »
« Brûlez-moi, pendez-moi, coupez-moi le zizi !
Arrachez-moi la langue en vous faisant guili !
Allez-vous faire gratter vous-autres prétendants
Dont la gloire se situe en dessous la ceinture !
Je serai mort pour elle...
Parce qu'elle le mérite la petite amazone !! »

Abstraction picturale

Depuis toujours, sur cette île abritée des tempêtes,
Malgré qu'elle ait souffert, jadis, le martyr,
Il existe une force issue de l'onde bleue,
Du relief aiguisé, des parfums de campagne,
De la myrte sauvage et de l'eucalyptus,
Qui jaillit à l'esprit de l'artiste enchanté,
Comme une vague folle éclatant aux calanques
Rougies par le soleil d'espérance et de feu.
Depuis toujours sur cette île sculptée par un dieu,
Je promène mon rêve sur les chemins de muletiers
Jonchés de châtaignes, bordés de lentisques,
Prêt à la créativité... L'art abstrait
S'enchevêtre dans les couleurs bigarrées du maquis
Ou bien celles turquoise de la mouvance sur les rochers.
Les croissants inviolés des plages aux sirènes !
Les voiliers s'en venant de l'autre bout du monde !...
Un chevalet se pose sur le vent Passion,
Et la nymphe exquise, d'un crayon violet,
Dévoile le mystère de sa pensée profonde !
Ressenti au travers de ces légendes grecques,
Des invasions barbares et de la paix romaine,
Puis brosse de son huile des formes féeriques !...
Croque le fruit juteux jusqu'au delà du rêve,
Draine dans ses veines la sève du génie !
Mille parfums, mille couleurs sur toile de coton !

L'océan de l'espèce humaine

En retenant mes chausses impatientes, avides de nature,
Gloutonnes, sur un sentier usé par l'âge,
Escarpé et cependant solide, immortel au firmament,
Piégé de ronces et de cactus, imposant à l'intrus la folle volonté
D'arriver à bon port ou bien d'abandonner,
L'espoir d'évoluer ou bien de succomber,
Saluer le maquis avec d'étranges grâces,
Ou maudire cet endroit crochu et qui agace !
Je devine un espace où le beau temps éprouve
Un magnifique honneur à s'étirer un peu.
Sur le rocher docile où je saute à présent
Jusque seul à la mer, en face, enfin je crois,
Je me glisse affolé par un étroit passage
Lumineux de surcroît et loin de la discorde ;
Une porte du temps, théâtre où l'on m'attend.
Saoulé par la symphonie écumant au granit,
Timbale sourde à l'encontre des replis encaissés
Cymbale cristalline sur les roches saillantes,
Mélodie, contre-chant des oiseaux de passage ;
Mon esprit lève enfin le voile du tourment ;
Les allures du phare au Cap d'Espérance,
Silhouette apaisante et seule dans l'espace.
Les délires du monde en tempête menacent.
Voilà ce que j'entends du haut de mon rempart :
Gigantesque remous du ciel, souffrance terrestre.
Dans un vent nauséabond, déposé avec violence,
La haine de l'amour en un monstre visqueux.
Par un fracas, la bête maudite et difforme,
Tente de mordre encore alors que mon regard
Vers l'horizon voyage, imperturbable accord,
Entre le rêve et la nature magique.
Je ne suis qu'un oiseau planant dans la tourmente,
Conscient d'être fragile, volant en proie facile,
Et criant dans les airs mon espoir enfantin,
Rayonnant dans l'espace les mots qui sont la clef
De la vie souveraine, puissante, illuminée.
Quand en pluie diluvienne je nettoie le passé,
Puis sème sur la terre fertile au demeurant,
La fougue d'un esprit de lumière consentant
A mourir au venin de la fantasque Hydre
Et puis ressusciter pour continuer le duel
Jusque devenir un Elfe puissant
Dont l'épée saignera le despotisme aveugle,
L'obscurantisme délirant et tout ce qui prétend
Assujettir l'humain dans un but imbécile...
Au profit du malin !
Mon regard s'éveilla, embrumé des songes d'une saison future

Sur l'océan des créatures de l'univers.
Mais jeté à l'écart, tourmenté par la chaîne d'un passé lointain
Des années de jeunesse empreintes de technologies orgueilleuses,
Sur le front tatoué, en rides, le destin
D'une race perfide, dangereuse, en déclin.
Le regard effarouché d'expériences sanglantes,
La lumière m'évite et du haut de l'éther, certainement cuivrées,
Les trompettes de la renommée, celles du jugement
Que le voyage m'inflige, puisque enfin arrivé
Aux portes des comptes qu'il suffit d'éplucher...
Sur un champ de bataille, nul besoin de répertorier les morts
Pour prédire que l'espèce sévissant au présent
Ne cultive pas les fleurs ou les fruits de l'évolution fertile !
Surtout lorsqu'il s'étend à perte de vue
Et qu'il se renouvelle encore au fil du temps !
Ma souffrance et mon honneur aujourd'hui
Sont de m'avouer meurtri, je crie mon espérance
Qu'après avoir compris dans le jeu des saisons
Qu'il est vain le passé, l'avenir prouvera
Qu'il est déjà trop tard et m'accroche aux racines
De la bête, de l'homme que je suis,
Avec ses fantasmes ancestraux, hallucinés !
Baignant dans le sang, les mauvaises odeurs,
J'aime à me vautrer dans la merde et le stupre des doctrines endiablées.
Arracher, décimer, meurtrir, assassiner mes enfants
En leur laissant pour tout héritage
L'énigme de la violence gratuite et inféconde,
Pour ultime combat les jouissives ténèbres...
Je suis un des représentants de l'espèce humaine
En cette après-midi, face à la mer,
Rêvant sur mon rocher de prédilection.
Et malgré le divin secret de l'existence épanouie
Caché au fond de mon esprit, Jardin des Hespérides,
Génies du passé épandant sur la terre
Avec le geste du semeur, le bonheur espéré,
Radieuse graine d'éternité...
Je crois en toi intelligence fertile !
Recouverte de prairies fleuries et de vergers parfumés,
De personnages enchantés n'ayant pour bagages
Que les richesses de leur être profond !
Et malgré le divin secret caché au fond de mon esprit
Je reste dans mon enfer, face à l'océan lumineux
Des créatures de l'univers... tapi dans l'ombre,
Méditerai-je infiniment sur cette injuste destinée !?

Les yeux de l'univers (*)

Sur un texte de Mallarmé

Un firmament usé par la décrépitude du monde
Tend à s'obscurcir et derrière les nuages roux
S'étirant sur les étoiles naissantes,
Un vague couchant, sur l'horizon,
Ne reflète aucun espoir au miroir des eaux
Où les vieillards se contemplent tels qu'ils étaient autrefois...
Des montagnes nostalgiques, les neiges consumées
Exhument l'opaline clarté des dieux qui ne sont plus.
Les regards suppliants d'une foule en disgrâce
Se précipitèrent dans les méandres du crépuscule,
Vaincus par la semence perfide d'une humanité millénaire.
Masculine impuissance croupissant aux larmes
De leurs infidèles compagnes enceintes
De rien de plus misérable que le fruit du néant.
Nul présage de songe, pauvre enfant pâle,
Nulle absolution ni de sauveur nouveau, cependant
Qu'émergeant de vagues immondices
Une nymphe transparait un moment sous la lune.
Créature féerique et de l'antiquité
Sous vos yeux se désole avant de s'épanouir.
Rayonnant d'un soleil olympien sous la voûte
Elle écumait encore des embruns du passé
Et l'iode incertain s'épandit, incompris...
La pourpre de sa chevelure d'ondine
Recouvrait la nudité d'une peau dorée,
S'écoulant en perles Edenéennes sur la courbure des reins.
Le regard éperdu de vie et profanant la souveraineté de l'émeraude
Riait en complicité d'une bouche
Suppliant un baiser que nul ne pouvait espérer...
Les petits seins dressés regorgeaient du miel originel.
Le sel d'une mer, où jadis Homère contait déjà les légendes,
Pailletait ses jambes de constellations.
Les hommes en la voyant se rappelèrent leurs femmes
Au teint caverneux, les paupières rougies et d'un regard laiteux,
Accourant elles aussi devant cette lumière...
Quand tous les assoiffés eurent vu la créature,
Les uns s'en retournèrent, ignorant de leurs temps obscurs, l'imaginaire,
Les autres confondus se regardaient en larmes...
Si les peintres frustrés avaient depuis longtemps jeté leurs acryliques,
Les poètes honteux d'un destin si tragique
Attendirent la mort mais elle ne vint jamais.

La princesse et le croque-notes

Clin d'œil à Georges Brassens

Une immense salle en pierre de taille ; un sol massif, patiné ; des colonnes soutenant les voûtes romanes, éclairées par de multiples candélabres ; la flamme magnifique de vitraux orangés ; une senteur de musc, exquise ; d'essences nobles, des boiseries aux tonalités changeantes, réchauffées par la passion d'énormes bûches ardentes, foyer de lourde cheminée.

Sur un trône en chêne brut, une jambe allongée, un bras sur l'accoudoir, tête appuyée sur le dos de la main, regard perçant, chevelure ondoyante, l'autre main sur la ceinture de flanelle outremer, couronne réduite à un simple anneau d'or, ample chemise bleu-ciel tombant à mi-cuisses, pieds nus et Jean rapiécé, vous patientez, noble princesse !

En bas du piédestal où vous songez, une panthère se tient là, avec ce même regard cherchant l'amour, toutes griffes dehors, prêtes à saigner en cas d'agression ; vision reflétant pour moi l'envie de vivre !

Dedans la scène étrange où vous m'avez sollicité, moi, pauvre croque-notes, j'improvise pour vous distraire un peu.

Du Parmelan vers toi

Je vois d'ici un morceau de ciel gris lourd
S'écrasant sur la montagne interdite
Par les crevasses et les glaces blanches
Façonnant comme des pièges, ton sommet, Parmelan !
Tes versants abrupts où un soleil timide apporte
Avec une touche modeste, ses taches de lumière.
C'est un soleil perdu au fond de la tourmente
Qui me rappelle à toi dans la peine et l'épreuve,
Dans l'amour et la joie,
Confiant de te voir briller tous les jours
De mille et une couleurs,
Petite fleur bleue, immortelle, à ma boutonnière.

Amante et confidente

Toi qui souriras près de moi,
Entourée que tu es du grenier que je suis,
Où chevauchent pêle-mêle d'anciens livres houleux
Délivrants la folie passée d'un musicien de lune,
D'un poète oublié, ses blessures à la plume,
Du peintre découvrant dans cet art, enchanté,
Le moyen d'évacuer le trop plein d'amour ;
Du vagabond de l'âme, des chemins du levant,
D'une mer en furie sur un rocher blessant,
Vois que tu risques ta vie par un regard : présage !
Une blessure profonde jusque ton plus vieil âge
Parce qu'au monde une femme, une seule, mon âme,
Vers le couchant, suffit à lever le petit doigt,
Le sud de ma vie, mon repos, mon émoi,
Pour que je m'arrache à toi sans vergogne,
Comme un enfant quitte son village
Pour serpenter dans le torrent de la vie nouvelle.
Je m'en irai retrouver celle où ma pensée aime à planer,
Aigle des cimes enneigées !
Mais rassure-toi, j'ai peur, jamais,
Pour moi, qu'elle lève un jour le petit doigt.
Pourtant laisse-moi : chez qui, du rêve, s'éblouit,
Je m'en vais aux chimères, je m'en vais à la source
Du poète assoiffé par la morsure amante,
Enivré d'instincts vers la frêle amazone.
Que nul homme en son cri de gloire il étouffe,
N'aspire à la folie de ne pouvoir gérer ;
Car les baumes sont autant de la fidélité résignée
Que l'amour d'un père et la fraternité
Du frère pour sa sœur, que l'amant halluciné
Chevauchant derrière elle et dans la nudité,
Un mustang farouche, et la main sur son ventre,
L'autre sur son épée, massacrant l'ennemi
Sur la vague argentée, nous galopons fébriles,
Elle vers son destin, et moi dans les nuées...
Mourir serait doux pour moi car cet élan est fou ;
Déborde comme celui d'un père, de l'ami, du frère et de l'amant,
Me torture à jamais,
Dans sa folie pourtant
Me permet de lui écrire, inspiré...
Pour son bonheur je l'aime en secret !...

Matin gris

Que je voudrais dire je t'aime
Par le couvert de forme étrange,
Crayon sur fond de toile en lin
Propice à tes couleurs sincères.

Le grand pouvoir, né du poème
Lui-même issu de bouche d'ange
Te crie, l'artiste, amie, sans fin,
Ma vie c'est toi qui la libère.

Tu me détaches au monde blême
Issue fatale et qui dérange
Une cigale en son festin.
La liberté, demain, j'espère.

Tu es mon astre en tant que tel
A des années lumière de moi !
Je crie à en devenir fou,
Perdu dans les décors du rêve

Où je te cherche où je te trouve
Où je te perds et puis t'espère,
Où je ne sais plus qui je suis !
Voici venir l'aurore d'un petit matin gris...

Songeur, dans les volutes brunes d'un arabica,
Et victime de la machination du temps,
Je te chercherai toujours.

Me vient à l'esprit l'imaginaire oiseau blessé
Qui chante souvent à l'encontre hivernale
L'inoubliable partage d'une chaleur authentique :
- Je sais apprécier ta misère, tes combats et les afflictions de ton esprit,
La faiblesse et les blessures de ton corps...
Je sais tes défaillances et devine le clair-obscur de ton être,
Me découvrant ainsi au miroir partenaire et dans ma solitude,
A l'étoile si proche d'être lointaine.

La Petite Venise

Une lumière étrange glace mon réveil matinal et tourmenté, givre de ma pensée sur les écueils et les accrocs, sur la stupidité du sort des hommes. Où est-il celui qui existe vraiment ? Demande-t-il conseil au vieil arbre ?... Ses branches boutonnées de fleurs printanières, parfumées du musc de la vie, s'abandonnent à la rosée perlant en arc-en-ciel sur un fond de levant, fraîcheur matinale des âmes perdues dans un décor de parc pour enfants, affamées d'une nuit de veille à prier l'écriture de pallier ce manque d'amour dans notre ville enfumée. Les ruelles de la Petite Venise savoyarde, déchirées par un rideau de brume sombre, dévoilent l'éveil et l'exil de passants vaguement intrigués par le programme universel figé dans leur cerveau si créatif au demeurant ! Je suis des leurs ! Brandissant le drapeau de l'apocalypse, me dirigeant hagard et harassé par le fardeau de leur soumission, j'exhibe ma tristesse illuminée par la folie créatrice jusqu'à perdre pied aux abords des quais déserts du port d'Albigny. Le lac explose d'un cataclysme viscéral ses eaux limpides en forme de vagues écumantes, bouleversant l'horizon tranquille de ses panaches aquatiques. Son bouillonnement sourd intrigue les montagnes jusqu'aux Aravis, la neige prenant parti, sur les cimes, de dévaler les pentes comme pour porter un éventuel secours à l'amour qui se meurt dans la cruelle solitude de la multitude. Les enfants danseront frénétiquement sur les frêles embarcations des plaisanciers du dimanche. Ils s'évertueront, toutes voiles dehors, à bomber du torse, s'enfler sous le vent furieux. Imaginaire tourmente à l'encontre de la masse ensanglantée par les non-dits ! Peuple ! Mon ami ! Ton repos, comme tous les jours, aura lieu au couchant du soleil... Là, tu pourras t'abandonner aux délices de la créativité s'il te reste assez d'énergie pour rêver...

En attendant, il y aura du folklore à la terrasse des restaurants ! Et comme si de rien n'était, un pauvre hère vomira sa haine et se transformera en ange de lumière : Adieu à tous !

Dernière volonté

Madame la mort quand vous m'emporterez demain, un jour,
Jamais n'oublierez-vous dans mon dernier soupir
De me laisser crier une dernière fois son nom...
Aussi, et comme je l'ai aimée, je l'aimerai toujours.

Sais-tu que loin d'imaginer la monotonie des établissements,
Les volutes colorées du conte féerique dans lequel je te devine
Et où je vis, m'obsèdent, divines senteurs de ton absence.
Je crie ma douleur, seul, accroché à la pourpre du crépuscule,
Les yeux effarés !

49^{ème} symphonie

Seule, tu sais qui, orchestrant les mouvements de la 49^{ème} symphonie, marquait allegro agitato e appassionato, les prémices d'une fête théâtrale et prestigieuse levées en ton honneur et à la veille, deux saisons, d'un demi-siècle d'existence... Cette passion en ut majeur, incitant à la danse où bouches partenaires s'inspirent et dans un souffle bleu à glisser des mots tendres, instinctivement suivis de caresses pensées, douces chaleurs, séduisit dans son appel, toute ton attention, par dessus l'énigme d'une agitation mondaine, représentation assourdissante d'un manque de réponse à ta noble vertu ! Reflet miroitant l'avenir, les chœurs, en contre-chant et à la source des cordes, surgissant langoureusement de cette infinie profondeur, dans l'élan des altos mélodieux... Le silence est total... pénétrèrent d'un coup d'œil, rêveurs, ta chevelure blonde où naissent puis s'illuminent de fastes bouquets printaniers, tes senteurs s'accommodant à l'illusion parfaite que fournit ta toilette, et les valeurs de ton être intime, jusqu'au frisson de bonheur. Personne ne les entend, artifice de la réalité, mais toi !?

Ne te semble-t-il pas qu'en cette année,
L'éventail de parfums frais
Que je t'envoie en fioles par la pensée,
Ne ravive un peu et ce qu'il faut d'émoi
Notre native amitié folle et complexe,
Bousculant l'insolite mystère
Des jeux de Paul et Virginie.

Désespoir

Si l'être de féerie venait à mourir dans mon cœur ...
Je ne désire pas rencontrer la folie
Ou mourir tout au bout de la jetée d'un port,
Après avoir vécu et de mes yeux éteints
Une voile épanouie prendre un vent pour toujours.

Face à l'argument, l'époux.

Voilà : je me trahis, coupable par aveux,
Et devant vous monsieur, unique je le crois,
Je ne pourrais que dire mon noble sentiment :
 J'aime la femme qui est vôtre !
En vis-à-vis de ceux, hypocrites, toujours,
Qui ont droit de survivre au-delà du mensonge,
Qui vous entourent, madame, des plus basses pulsions,
Osent vous contempler, monsieur, d'un regard biaiseux
 Qui refoule ce compliment inavouable...
 S'appelant tous Judas !
Ignorez-les ceux-là, ils ne sont que faux-culs !
Mais vous, condamnez-moi cette franchise,
Mandatez mon exécution car je vous l'ai bien dis :
Vous cheminez et tout à votre honneur, avec la plus précieuse des richesses de ce monde ! Votre
 moitié ! L'émeraude de mes tourments...
Tout le temps qu'il me reste à vivre je regarderai loin devant...

Tendresse sous le masque

Vous qui appréciez les êtres simples et spontanés dans leurs sentiments, humbles dans leurs manières de paraître, minimisant ainsi le fait d'être dupés, pardonnez-moi de ne pas être moi-même dans ce théâtre vivant, de me cacher derrière un masque grotesque et porteur de toutes les expressions, voilant ainsi au travers de ma tourmente, la simplicité d'un langage enfantin : je vous aime !

*Compositeurs : Sébastien Fillion
et Arnaud Fillion (*) pour : Les yeux de l'univers
Lecteur & lectrices : Aristide / Colette Perrin / Geneviève Twyffels
Auteur : Pascal Regnaudin
2001-2002*